

maurice pons

les saisons

Christian Bourgois éditeur



L'auteur a publié dans la revue **LES LETTRES NOUVELLES**, en décembre 1960, une courte nouvelle intitulée **LA VALLÉE** dont le thème est à l'origine de ce roman.

Maurice PONS

LES SAISONS

Roman

CHRISTIAN BOURGOIS EDITEUR

© Christian Bourgois éditeur, 1975.
ISBN 978-2-267-01135-7

Tant de magie pour rien
Si ce n'était ce souvenir d'un autre monde

Georges Schehadé

PREMIERE PARTIE

I

Il arriva par le sentier de la cluse, vers le seizième mois de l'automne, qu'on appelait là-bas : la saison pourrie.

C'est Louana qui l'aperçut la première, et plus tard, lorsque le Conseil se réunit pour statuer sur le cas de l'étranger, elle intervint pour revendiquer ce premier regard. Elle avait ce visage d'enfant mongole, hilare, écarlate, qui n'était pas du pays ; elle avait ces intonations étranges qui faisaient qu'on l'écoutait toujours avec stupeur.

— C'est moi qui l'ai vu la première ! devait-elle crier ce jour-là au Conseil. Et elle avait ajouté en éclatant de rire : A travers le cul de ma mère !

Avec sa cousine Cherline, la pâle, la malingre Cherline, aux bras si blancs qu'ils attiraient les pinçons, Louana avait suivi la Brigde, sa mère, là-bas, vers les replats de San-Creps, tout en bordure de la faille rocheuse. Il avait plu la semaine entière, à verse, comme toutes les semaines précédentes depuis bientôt seize mois. Courbée en deux, les reins cassés, jambes nues dans ses bottines et par-dessus sa lourde jupe noire enduite de boue jusqu'aux cuisses, la Brigde n'avait cessé d'arracher, presque au ras du sol, les maigres plants de lentilles qu'elle enfouissait dans un bourras. Elle ruisselait d'eau, elle avait les doigts en sang et son postérieur barrait le ciel

comme une montagne mouvante. De temps a autre, et sans même se redresser, elle se retournait pour houspiller les fillettes, les deux bougresses qui marchaient derrière elle dans le sillon pour ramasser la glane, et qui, dans son dos, se chuchotaient des immondices, en pouffant à chaque instant. Le visage de Louana brillait de rire et de pluie.

Et voilà que soudain, pinçant violemment sa cousine et éclatant de rire, elle cria de loin à sa mère :

— Hé, M'man ! Regarde, un type.

Elle disait vrai. Là-bas, sur l'autre versant de la cluse, on apercevait, au travers du rideau de pluie qu'agitait le vent, une lointaine silhouette sur la sente. Autant qu'on en pouvait juger, l'homme marchait d'un pas lent et appliqué en s'aidant d'un bâton. Il portait sur le dos un havresac et rentrait la tête dans les épaules, se faisant plus massif pour échapper aux bourrasques. Il semblait arriver de loin.

La Brigde le suivit des yeux, longuement, tandis qu'il gravissait les virages en épingles sur les flancs détrempés de la ravine. Le jour baissait. Il faisait presque noir, mais elle s'appliquait à ne pas perdre de vue le cheminement obstiné de ce marcheur, dont l'image parfois disparaissait derrière un bloc de pierre mais resurgissait toujours un peu plus haut sur la sente : on ne pouvait plus en douter, il allait arriver au pays.

La Brigde fut prise d'une soudaine panique. Elle empoigna d'un geste brusque les deux fillettes, et s'éloigna à grands pas, coupant à travers le replat.

— Hé bien, quoi, M'man ! cria Louana. Et ton bourras ?

Elle ne répondit pas. Elle marchait droit, tirant par la main les gamines. Elle rentrait droit, silen-

cieuse, frémissante, comme la jument qui sent la foudre derrière elle.

Louana et sa mère habitaient dans le haut du pays, au pied de la Croix de Sépia. Aussi, arrivant de San-Creps, devaient-elles traverser tout le village. La Brigde, de maison en maison, donna l'alerte : un étranger arrivait. Elle lançait la nouvelle de sa voix rauque, sans s'attarder. Seul lui répondait un claquement de planches sous la pluie : c'étaient les portes et les volets que l'on fermait en hâte.

Siméon, sous la pluie, parcourut un village aveugle.

Il marchait à pas très lents, tenant son bâton à main nue, le dos courbé sous le havresac et la tête basse. Il portait un manteau de gabardine noir, dont il avait relevé le col. Mais la forte pluie lui glissait entre le col et la nuque, le faisant par instants frissonner.

Il était jeune encore, mais si laid, et d'une laideur si pathétique, qu'on ne lui donnait plus d'âge. Il avait le teint basané, mais sale sous la barbe vieille. Il avait plus d'une paume de distance entre ses gros yeux et un nez proéminent qui lui donnait l'air triste d'un vieux béliet. Les sourcils lui mangeaient le front et le visage.

Une récente bourrasque avait, chez les Dogde, emporté un volet : sur la façade une fenêtre brillait, éclairée par la lampe à huile et, derrière la fenêtre, Walter et sa femme Clara, tapis dans un recoin, guettaient le passage de l'étranger. Siméon, en effet, s'attarda devant chez eux, les fixant sans les voir de son regard implorant, leur souriant de son pitoyable sourire.

C'était l'épreuve de force : Siméon serait resté là toute la nuit et son sourire, peut-être, aurait

vaincu. Mais Walter Dogde avait eu le temps de fourbir son arme. Sortant sans bruit par la porte de derrière, il monta par l'échelle au grenier. Et de là, soudain, presque du haut du toit, il lança en direction de l'homme un étrange obus blanc qui s'écrasa à ses pieds avec un bruit de noix vides. Siméon se baissa pour mieux le voir : c'était un crâne de mouton, blanchi par les années. Sous le choc, le maxillaire inférieur s'était détaché et quelques dents avaient roulé dans la boue.

Siméon, sans réfléchir, voulut envoyer rouler au loin, d'un coup de pied, l'affreuse tête qui semblait le narguer de ses orbites vides. Mais il n'était chaussé que de sandalettes à lanières, détrempees par la pluie et la boue des chemins. Le coup lui fit mal. Il gémit. Le lendemain, en se chaussant, il devait constater qu'il s'était fêlé sur toute la longueur l'ongle du gros orteil et que le sang avait formé, sous la lunule, un caillot rouge sombre.

Dans le noir, il entendit un rire sarcastique et une phrase qu'il ne comprit pas bien mais qui pouvait être quelque chose comme : « ... mouton, mouton et demi... ».

Siméon ébaucha un haussement d'épaules, mais il ne mena pas son geste jusqu'à son achèvement : au contraire, lorsque ses épaules eurent atteint leur position haute, il plia le dos et courba la tête — et ainsi, un peu plus voûté, un peu plus tassé sur lui-même, il s'enfonça plus avant dans le village.

Eût-il levé les yeux autour de son ombre, il n'aurait pas manqué d'être frappé par la sauvage laideur des lieux. Il arrive parfois que les constructions paysannes, par ce qu'elles ont de fruste et par les bienfaits de traditions artisanales séculaires, atteignent à une certaine beauté,

simple et trapue. Ici, les maisons, vaguement alignées les unes après les autres et de part et d'autre de ce qu'il faut bien appeler la rue, semblaient vouloir imiter l'architecture de la ville. Pour la plupart, elles tournaient le dos à la rue et ne présentaient que des façades aveugles. C'étaient des blocs de ciment monolithiques, à un ou deux étages, recouverts d'enduits de plâtre qui avaient sans doute été roses, ou ocres ou violets, mais que le travail de sape des intempéries, le dégouttement des tuyaux et des gouttières, l'usure du temps surtout, avaient rendues tout simplement pisseuses. La pauvreté des ressources ne permettait pas non plus l'emploi de matériaux rares : les toits de planches étaient recouverts de plaques de tôles éparses, que la rouille attaquait comme une lèpre. A cause de la rigueur du climat, les fenêtres étaient rares et étroites, percées asymétriquement sur les façades que barrait parfois un escalier de fer transversal. Il n'était pas rare qu'un étage, ou une partie d'étage, se fût éboulé sur les fondations : on laissait là le tas de pierres et de planches écroulées, on laissait les escaliers suspendus sur le vide et l'on se confinait dans les pièces subsistantes.

Le café-hôtel du pays dépassait toute autre bâtisse en laideur. On l'eût d'abord pris pour un silo, car il ne présentait, à l'étranger de passage, que les trois façades rigides et aveugles de sa maçonnerie, cernées par des monticules de fumier dont la pluie incessante faisait ruisseler le purin. On pourrait, certes, plaider à sa décharge qu'il ne passait jamais ici aucun étranger. Mais il arriva que Siméon, marquant une nouvelle station désespérée devant ses murs, eut l'esprit attiré par un grincement désagréable : c'était une pancarte de bois, transpercée de clous rouillés, que le vent faisait racler contre le mur. A travers le

rideau de pluie, Siméon leva le nez et déchiffra ces mots inespérés : Café-Hôtel, soulignés par une flèche biscornue, à peine perceptible, enjoignant de s'engager en contrebas dans la venelle et de contourner le mur.

Siméon s'essuya une nouvelle fois le front et la naissance des cheveux avec son mouchoir, puis il s'engagea dans la venelle et contourna le mur. Avant d'entrer, par discrétion, il déposa devant le seuil son havresac et son alpenstock.

Tout autre que lui, poussant la porte vitrée, alourdie par un insolite et arrogant entrelacs de ferronnerie, eût été saisi par l'odeur fétide qui régnait dans la salle : était-elle due aux vomissures qui souillaient le plancher de bois sous les tables ? aux écuelles immondes qui traînaient sur le sol auprès de la cuisinière et au-dessus desquelles bourdonnaient des essaims de grosses mouches ? aux chaussures, aux bandes molletières d'uniforme que les deux douaniers du pays, seuls clients du café à cette heure, avaient retirées pour les faire sécher dans le four de la cuisinière ? Ou bien était-ce l'odeur personnelle et familière de l'énorme paysanne emmitouflée de laine noire qui régnait sur les lieux, visiblement atteinte d'éléphantiasis et que Siméon, en entrant, surprit dans une bien étrange opération : assise à califourchon sur les genoux de l'un des douaniers, — le douanier en second à ce qui devait apparaître bientôt — qui la maintenait contre lui en lui plaquant les deux mains ouvertes sur les fesses, elle lui pressait entre deux doigts les ailes du nez, et la séborrhée sale dont elles étaient gorgées jaillissait des pores en petits vermisseaux à têtes noires. A chaque éclosion ils éclataient de rire entraînant dans leur hilarité le Chef des Douanes qui arbitrait le jeu et comptait les coups avec intérêt.

A l'entrée de l'étranger, la grosse femme se releva, éberluée, mais retenant mal, en dépit de sa surprise, ses derniers pouffements :

— Faites excuses, monsieur, dit-elle, faites excuses...

Elle riait encore, relevant les mèches de cheveux qui, au cours de l'opération, lui étaient tombées sur le visage et des larmes de rire, malgré qu'elle en eût, lui pissant des yeux. Elle ajouta, comme pour donner au visiteur inattendu de réelles raisons pour l'excuser :

— C'est que, par chez nous, vous savez, on n'a pas tellement de distractions !

Ces derniers mots, qu'elle s'était efforcée de prononcer sur le ton d'une marquise jouant aux volants avec ses demoiselles, eurent, sur les deux douaniers, un effet stupéfiant : ils ne se redressèrent de leur siège que pour crouler de rire, pliés en deux, s'accrochant aux dossiers des chaises. L'un d'eux, le brigadier, trépignait littéralement, tournant sur lui-même, en chaussettes, à petits pas, et répétant inlassablement :

— Distraction ! Distraction ! Vous parlez d'une distraction !

Et l'autre, hilare, commentait en faisant le geste de se pincer le nez :

— La chasse aux vermisses ! Eh oui ! La chasse ! ou la pêche ! Le sport, quoi !

Siméon laissa passer l'averse. Il demeurait là, immobile, à l'entrée de la salle, se frottant l'une à l'autre ses deux mains humides, dans un geste d'ecclésiastique frileux. Si étranges que lui parussent ces étranges chasseurs, il pensait bien que leur fou rire prendrait fin, et il attendait, hochant très légèrement la tête, et s'efforçant de sourire, pour enlever à son attitude toute nuance de condamnation.

Bientôt, en effet, les rires, après quelques

hoquets, s'étouffèrent ; les positions se raidirent et commença une lente et sournoise négociation sur le mode conditionnel. Que Siméon prétendît dans ce café-hôtel recevoir le gîte et le couvert parut tout d'abord de la dernière incongruité.

— C'est qu'il ne vient pas grand-chose par chez nous, lui rétroqua d'abord l'aubergiste. Vous pensez, avec ce climat ! Et le peu qui vient, on le garde pour nous. On n'a pas besoin d'étranger.

En parlant, son visage s'animait d'une fièvre hargneuse. Elle avait des lèvres épaisses, très charnues pour une femme de son âge, et qui frémissaient ; au-dessus des lèvres, lui gâtant le visage, couperosé déjà mais point laid, une forte moustache sombre et une touffe de poils blancs, rêches à force d'avoir été coupés, qui dissimulaient mais en même temps précisaient un impressionnant grain de beauté. Des poils du même genre lui sortaient des oreilles et des narines.

Siméon regardait avec douceur, avec tendresse même, ce visage méchant qui l'affrontait. Il plaidait la frugalité extrême de ses appétits, et son accomodation naturelle aux conditions d'existence les plus frustes. Il ajouta un peu maladroitement :

— J'ai beaucoup souffert autrefois... j'ai connu d'abominables horreurs...

Les deux douaniers bondirent vers lui, mus par une susceptibilité si soudaine et si semblable, que Siméon ne douta pas d'avoir commis une bévue.

— Ah ! Ah ! Monsieur se figure peut-être qu'on ne souffre pas ici ! fit le douanier en second.

Il avait un regard chafouin, les paupières boursofflées, une courte moustache un peu rousse : Siméon pressentit que, tôt ou tard, cet homme-là lui ferait du mal.

L'autre, le brigadier, était plus bonhomme — mais plus sûr de lui aussi.

— Vous verrez ça, dit-il, vous verrez ça, cet hiver... Le gel bleu... et l'autre...

Siméon prit cet avertissement pour une invite : il passerait ici l'hiver. Il coupa court à l'entretien et, traversant résolument la salle, il défit la ceinture de son manteau, le jeta sur une chaise et s'assit sur une autre, devant une des petites tables carrées disposées le long du mur. En face de lui, le long de l'autre mur, il y avait un lit pliant métallique, à peine recouvert d'un gros édredon et, au pied du lit, il vit sur une table, une cuvette et un broc. Il se releva et s'approcha de la cuvette, les deux bras tendus en avant afin de faire remonter légèrement les manches de sa chemise, de son tricot et de sa veste. Mais quand il se trouva, les poignets nus, au bord du récipient, son corps marqua un temps d'arrêt : dans la cuvette crouissait une eau grisâtre, épaisse, et dans cette eau baignait une incroyable multitude de grosses mouches. La plupart étaient mortes, noyées, mais certaines agitaient encore désespérément, à la surface de l'eau, les ailes et les pattes ; d'autres, déjà trempées et les ailes collées au corps, grimpaient sur les cadavres flottants de leurs sœurs, essayaient d'escalader les parois luisantes de la cuvette, et retombaient épuisées.

L'aubergiste et les douaniers suivaient des yeux, en silence, le comportement inouï de cet étranger. Une lueur de malice s'alluma dans leurs regards lorsqu'ils le virent hésiter. La perçut-il ? C'est elle qui détermina Siméon à aller de l'avant : repoussant les mouches mortes vers les bords de la cuvette, il plongea ses deux mains à plat, dans l'eau grise. Micux : apercevant sur une assiette métallique — une de ces assiettes dites « d'excursion » — un pain de matière blanchâtre qui lui

parut être du savon et sur lequel étaient collés d'autres cadavres de mouches, il s'enhardit à le saisir de la main droite. La répulsion qu'il éprouva ne fut pas celle qu'il attendait : la matière était molle et légère, un peu comme un organe interne d'animal. Il abrégea ses ablutions et, s'étant rapidement essuyé les mains à un torchon immonde qui traînait sur la tablette, il retourna s'asseoir à sa place. Il mit les coudes sur la table, croisa les mains et attendit. Il faisait face aux villageois et les regardait avec une insistance gênante.

Après quelques heures d'une attente — dont Siméon se dit en fin de compte, mais à tort, qu'elle avait dû leur sembler plus longue à eux qu'à lui — l'aubergiste, sans un mot, se rapprocha du poêle. Elle se plia en deux, pour touiller avec un manche de bois dans l'un de ses chaudrons, puis, ramassant une assiette à même le sol et la secouant en l'air pour en faire fuir les mouches et tomber les déchets, elle la remplit d'une épaisse purée brune et vint la déposer, avec une cuillère de bois, sur la table de Siméon.

— Si vous voulez vous contenter de lentilles, lui dit-elle... Ça, vous en mangerez, de la lentille...

Siméon la remercia d'un signe de tête et commença à manger : c'était fade et épais, mais ça n'était pas mauvais et il avait grand-faim. Il négocia l'octroi d'une tranche de pain :

— Du pain ! du pain ! s'exclama la patronne, en prenant à témoin les deux hommes. Non, mais je vous le dis ! Il se croit chez les Stars !

Le mot laissa Siméon perplexe, mais la bonne femme, après être allée fouiller dans un seau derrière le poêle, revint bientôt vers lui et, posant devant son assiette une sorte de beignet dur, presque noir, elle commenta d'elle-même :

— Vous pouvez leur dire, à vos Stars de la Sainte Russie, et à tous vos étrangers de l'exté-

rieur, que chez nous, du pain, y en a pas. C'est la lentille chez nous, mon beau monsieur : soupe de lentilles, beignet de lentilles, alcool de lentilles... Et voilà.

Siméon sourit, d'un sourire qui voulait peut-être dire : « Eh bien, va pour les lentilles ! » et il mordit à pleines dents dans le beignet qui s'effrita dans sa bouche en une poussière sèche.

Tandis qu'il déglutissait silencieusement, les villageois avaient formé un rond de chaises autour de la cuisinière et ils continuaient à se chauffer les pieds dans le four ouvert, poursuivant à voix basse une conversation secrète, dont Siméon percevait parfois, sans bien comprendre, une bribe. Au-dessus de leur tête, la lampe à huile, tout enduite de graisse noire, attirait les mouches et d'autres petits insectes bourdonnants.

Bientôt les douaniers entreprirent d'enrouler autour de leurs mollets leurs bandes molletières ; les bottines ne tarderaient pas. Ils semblaient ne plus porter attention à l'étranger — ou bien s'étaient-ils entendus sur une politique à suivre — et Siméon, détendu, les regardait avec ce qu'on appelle une infinie bienveillance. « Ils font la veillée, se disait-il... la veillée au village... quel calme... quel paisible bonheur... » D'attendrissement, les larmes lui montaient aux yeux.

— Eh bien ! firent soudain les douaniers, soudain rechaussés.

Ils pincèrent leurs bérets et sortirent.

— Eh, oui ! fit, comme en écho derrière eux, la grosse aubergiste, et avant que Siméon ait eu le temps d'esquisser un mouvement, elle avait fait glisser sa robe par-dessus sa tête et l'avait lancée en équilibre sur le montant métallique du lit.

Elle se trouvait en corset — un corset dont jamais Siméon n'eût imaginé qu'il pût s'en trouver de tel : il la caparaçonnait des aisselles aux

Imprimé en france
Dépôt légal : septembre 1992
N° d'édition : 298-7 - N° d'impression : 93967